

Le désir du manque

Mais pour que quelque chose vînt à manquer, il fallut tout d'abord, et continûment, que quelque chose manquât au manque, pour qu'ainsi le manque accédât à sa pleine puissance de manque.

Cette pleine puissance s'appelle désir.

-1-

L'atonie, la prostration, la catatonie, la frigidité mentale qui envahit le corps tout entier... Voilà des états-limites qui, vus de l'extérieur, ont de quoi effrayer. N'en font l'expérience - de l'extérieur - que les spécialistes des maladies mentales.

A la libération des camps, les soldats russes, anglais et américains ont trouvé ainsi des êtres humains cachectiques absents à eux-mêmes.

Comment les ramener à la vie sans les tuer en les nourrissant brutalement, et surtout comment ramener une lueur de vie et d'espoir dans leur regard éteint ?

Questions que certains, dans leur désarroi et leur indignation ont dû se poser, sans vraiment y répondre. On a laissé les morts-vivants à leur agonie, les malades du typhus à leur typhus, et on a nourri maladroitement ceux qui étaient encore assez valides pour avoir encore faim.

Les survivants n'ont bénéficié d'aucun suivi psychiatrique. Tous ou presque se sont murés dans leur silence. Personne n'était prêt à les écouter d'ailleurs. A de très rares exceptions, le silence a prévalu de longues années pour ménager les proches et ne pas attirer sur soi le ressentiment.

D'aucuns ont fini par parler ou par écrire pour témoigner, mais tous et toutes le disent : ils ont vécu une expérience indicible. En effet, comment pouvaient-ils espérer rendre avec des mots le seconde après seconde - le continuum - du dénuement le plus absolu, vécu nuit et jour dans leur corps en proie à la faim et aux mauvais traitements ?

Seuls quelques personnes très cultivées - je pense à Primo Levi et à Robert Anthelme - ont écrit quelques mois après leur sortie des camps pour que le monde sache ce qu'eux et leurs camarades d'infortune avaient vécu.

Les états-limites observés à la libération des camps tout comme ceux observés en psychiatrie donnent à penser que le manque, quand il devient absolu, n'est plus ressenti : le dénuement, la détresse physique et morale gomme la conscience de soi. Le soi n'est plus le refuge douillet de l'intimité préservée.

Tant que le soi persiste, le manque est ressenti comme une souffrance : la personne cherchera à se nourrir de n'importe quoi pour ne pas mourir de faim, en revanche, quand tout espoir de s'alimenter a disparu, quand tout espoir de faire taire la souffrance s'est envolé, alors la seule issue est l'absence à soi, l'obscurcissement de la conscience, sorte de sommeil éveillé ou de léthargie catatonique qui s'apparentent à cette fuite dans l'inconscience que tout le monde recherche dans le sommeil nocturne, mais en l'occurrence avec la mort au bout du chemin.

Ainsi, le mort-vivant devient absent à soi, ne parle plus, ne pense plus, ne désire plus rien, pas même la mort : c'est l'absence totale d'horizon dans l'absence aux autres et à soi-même.

-2-

Il arrive dans une vie que le désir du désir se taise, et qu'ainsi le manque disparaisse. Silence momentané ou définitif ? Seules les circonstances ultérieures en décident.

Le corps n'est pas exactement frigide, mais faire taire ses désirs apparaît comme la seule solution à qui désespère de les satisfaire non seulement dans l'immédiat mais aussi et surtout à moyen terme. Le moyen terme est d'ailleurs, dans la dépression, synonyme de long terme indéfini : on n'en voit pas le bout, comme l'on dit vulgairement.

Mais tant qu'un souffle de vie est là, tant que la peau respire, le manque de désir peut à tout moment virer en désir du désir, en désir du manque.

Le désir et le manque sont les deux faces d'une même médaille : désirer, c'est rebondir sur le manque pour trouver la satisfaction qui endormira provisoirement le manque. Le manque est ainsi la face nocturne du désir, sa condition sine qua non, pour ainsi dire son moteur.

Il peut aussi en être le motif : une thématique du désir peut se dessiner chez une personne frustrée qui désirera, c'est-à-dire palliera le manque de satisfaction, en exprimant ses désirs : la satisfaction immédiate du désir est alors différée au profit d'une expression qui en savoure les perspectives, tout en goûtant aux joies immédiates de la mise en forme verbale de cette présence paradoxale du désir suspendu aux mots pour le dire.

Écriture du désir dans l'espace de laquelle une œuvre se construit peu à peu, pour ainsi dire peau à peau avec la chair absente devenue présence de mots. On le sait assez : les mots néantisent, présentent comme absents ce qui est présent : il suffit que je prononce le mot chaise pour que se substitue à la chaise réelle que j'ai sous les yeux son analogon abstrait.

Nous le savons tous et toutes d'expérience : si le désir se saisissait pleinement de son objet, alors la satisfaction annulerait définitivement le désir. Le manque est la chance du désir, pour peu que le désirant ne se résigne pas, tout en sachant d'expérience que le désir ne vit que de manque.

Le manque s'incruste dans la peau en manque de caresses, mais il manque à ce manque d'être à soi dans la permanence du manque, car la peau endormie sur elle-même, peau morte au désir, oublie le manque pour se consacrer uniquement à sa respiration.

Ton corps me manque ; ta présence et ta parole me manquent, et ne ratant pas une occasion de ressentir le manque que j'ai de toi, pour sûr, j'accède à la plénitude imparfaite du manque. Alors, comme dit l'adage, *c'est le manque qui manque le moins*, ce qui revient à dire que la frustration est complète.

Mais à cela s'ajoute que la pleine expression physique du manque est comme empêchée par le fait même que le manque est plein de lui-même : l'écriture ne fait rien d'autre que de pousser à son maximum de puissance l'engagement du désir dans l'impasse abstraite du manque qui ne trouve pas d'autre issue que celle de se dire pour se dédire, à cette nuance près que dans la

vie courante l'on se contente de faire état de ses frustrations pour s'en plaindre, tandis que l'écriture, elle, verse dans la vie des images.

Oui, il suffit d'en parler pour que ça s'éloigne un peu, nous le vivons tous, contredisant ainsi la loi pudique du silence qui, au moment voulu, a aussi ses vertus, comme il ne suffit pas d'écrire pour que les images cessent d'être attirantes en elles-mêmes et pour elles-mêmes, lors même que désir et manque ont pu fêter leurs bacchanales dans deux corps qui s'aiment.

Ainsi, dans un renversement salutaire, *c'est le manque qui manque alors le plus au manque.*

C'est dans cet état de fait solaire que le désir toujours sous-jacent prépare son irruption cutanée.

L'écriture du désir peut être vue comme un dérivatif plaisant, une sublimation au sens freudien, mais aussi comme la mise en images d'une équation verbale à deux inconnues ou bien encore, pour le dire autrement, comme la capacité donnée à quelques-uns - que quelques-uns se donnent en se consacrant au don qui se révèle à eux en les révélant à eux-mêmes - de tenir en respect le manque par l'évocation du désir : la chance d'écrire inverse le manque de désir en désir du manque, au double sens, subjectif et objectif, de ce génitif.

Le manque est alors comme le fruit dans le ver rassasié, tandis que la pleine satisfaction - la plénitude de la présence, sa part toujours manquante que seuls les mots savent accueillir de par leur puissance de néantisation qui fait que tout, absolument tout dans l'existence se présente à qui écrit entre chien et loup, entre absence et présence - est comme le ver dans le fruit grignoté.

Jean-Michel Guyot
12 janvier 2011